



KORN-BOUË

Istor - Sevenadur

REVUE HISTORIQUE ET CULTURELLE
DE LA RÉGION DE PLABENNEC

*Le site médiéval de Lezkelen,
hier, aujourd'hui... et demain ?*



P 2 et 3

Épidémies
le COVID mais pas
seulement



P 4 à 10

Job an Irien
Les fouilles
de Lezkelen



P 11 à 13

Jean-Louis Treguier
un passionné des
oiseaux



P 15 à 18

Le costume
traditionnel
du Bas-Léon

ÉPIDÉMIES

kleñvejou-red

LE COVID, mais pas seulement

Par Louis Le Roux

Ar maro zo garo (la mort est cruelle), dit le **rimadeller** (amateur de rimes). Certes ! Et l'on fait grand cas de la crise sanitaire actuelle, et à juste titre ! Même si, d'après les chiffres nationaux dont on dispose, il y a moins de 1 décès pour 1 000 habitants en 2020, et 0,3 décès pour 1 000 en Bretagne, qui est moins touchée (le taux de mortalité en France ces dernières années est d'environ 9 pour 1 000). La Bretagne, comme l'Europe entière, a connu au cours de son histoire des épidémies bien plus meurtrières, dont la région de Plabennec et des environs porte quelques traces.

En premier lieu **la peste (bossenn / ar vossenn)**. Cette maladie contagieuse, à évolution rapide, souvent mortelle, est semble-t-il celle qui a le plus imposé la terreur parmi les populations du Moyen-Age. Ne disait-on pas que les trois plus grands fléaux étaient alors : la famine, la guerre et la peste ? Citons quelques-unes des épidémies de peste les plus importantes :

- La peste de Justinien au 6^e siècle. C'est le souvenir de cette épidémie que garderait le chant que La Villemarqué a collecté dans le Barzaz Breiz :

Bossenn Elliant (la peste d'Elliant) :

E bro Elliant, hep laret gaou

Emañ diskennet an Ankou

Maro an holl dud nemet daou

(Traduction : Dans le pays d'Elliant, c'est la vérité, la Mort est descendue. Tous ont péri, sauf deux.)

- La terrible Peste Noire du 14^e siècle, qui en 4 ans, de 1348 à 1352, emporta le tiers de la population (en France 7 millions sur 17 millions), soit, par exemple, pour Plouvien quelque 300 personnes pour 1 000 habitants (estimation très approximative). La mémoire collective a gardé le souvenir de **Santig Du**, alias *Jean Discalceat*, ou *Yann Divoutou*, ou encore

Yann Diarc'hen (Jean nu-pieds) qui s'est dévoué sans compter auprès des pestiférés de Quimper, et qui est mort de la maladie en 1349. Sa statue se trouve dans la cathédrale.

- Le calvaire dit **Kroaz Bougaran** qui se trouve près du porche de l'église de Plouvien rappelle l'épidémie de 1509, où 4 prêtres perdirent la vie. L'abbé Jean-Louis Le Guen, historien de Plouvien, nous précise en 1888 que « pendant la peste de 1509, qui exerça de si cruels ravages dans la paroisse que le souvenir en est resté vivant dans la tradition, quatre prêtres avaient été victimes de leur dévouement, et attendaient sous les dalles du porche de l'église une sépulture plus honorable. M. de Kerannou, secondé par la générosité de M. Bougaran, son vicaire, prit à tâche de réparer ce long oubli en recueillant leurs précieux restes dans un caveau préparé au milieu du cimetière et surmonté de ce beau calvaire que nous admirons encore aujourd'hui malgré ses mutilations. Sur une plate-bande du piédestal on lit cette inscription : *Jesu Christo crucifixo sacrum, 1683. Jacobo de Kerannou rectore, ætate 60... La pierre qui fait clef porte un calice cantonné F. B. P., François Bougaran prêtre.* » (Le calvaire a été déplacé à son emplacement actuel dans les années 1960).

- Les moyens de guérison habituels (médecine par les plantes, guérisseurs...) étant insuffisants lors des épidémies, les malades se tournaient vers les Saints. On invoquait surtout **Saint Roch**. Ce saint guérisseur des pestiférés a donné son nom à un village de Plabennec. Des croix de la peste (**Kroaz ar Vossenn**) ont été érigées aux 16^e et 17^e siècles, partout en Europe, pour conjurer le mal. Ces croix sont reconnaissables à leurs fûts couverts d'excroissances rappelant les bubons (glandes enflammées) des pestiférés ; par exemple à Plabennec près de Ravéan, à Kersaint-Plabennec (Laven), à Coat-Méal près de Kerascoet, à



Saint-Frégant près du château de Penmarc'h. JL Le Guen nous signale le nom de « *deux lavoirs, appelés **Poullou ar Vosen** et situés dans l'atil de Kerdavid et dans le bois de Kerbréden* » qui perpétuaient à Plouvien le souvenir de la peste de 1509.

Le typhus est une autre épidémie dont on peut trouver trace dans les registres de sépultures. Ainsi « *le terrible typhus de 1695, qui porta au double le chiffre des décès sur les années moyennes* » (JL Le Guen). Le 18^e siècle ne fut pas en reste. Des navires venant d'autres régions du globe apportèrent à Brest cette maladie (ainsi que la dysenterie), qui se propagea dans les communes voisines. En 1741 les registres mentionnent 256 décès à Plabennec (pour environ 100 décès en année moyenne) et 202 décès à Plouvien (pour quelque 70 décès en année moyenne), dont 83 décès pour les seuls mois de septembre et d'octobre. Dans la toponymie de Plouvien on trouve **Streat ar Relegou** (le chemin des squelettes) qu'on a parfois relié à l'improbable histoire des bœufs traînant le corps de Saint Jaoua depuis Brasparts où il serait mort jusqu'à son lieu de sépulture qui est la chapelle actuelle. Ne serait-ce pas plutôt lié à une épidémie ? À Trezent le cadastre de 1831 porte le nom de deux champs **Parc ar Verret** (le champ du cimetière). S'agit-il là encore des sépultures des victimes d'une épidémie ? Plus près de nous **la grippe espagnole** de 1918-1919



Kroaz ar vossen - Ravéan Plabennec

a fait plus de morts dans le monde que la guerre 1914-1918 (un autre genre de peste!). La France eut à déplorer 240 000 victimes de cette grippe.

Qui dit épidémie dit **confinement, quarantaine, ou exclusion**. C'est vrai du covid 19. Cela a été aussi le cas lors des épidémies du passé. Aux 18^e et 19^e siècles les marins revenant à Brest de régions où sévissaient des épidémies, ou qui étaient malades en grand nombre sur leurs bateaux, étaient mis en quarantaine sur l'île de Trébéron, au sud de la rade. Au Moyen-Âge la lèpre (**al lorgnez**), même si elle n'entraînait pas de mortalité foudroyante, était crainte de la population, à cause de l'aspect repoussant de la peau des lépreux, et ceux-ci étaient exclus à vie de la société et assignés à résidence dans des quartiers réservés et des léproseries ; ils avaient le monopole du métier de cordier. La chapelle Saint-Fiacre au Pont-du-Châtel possède une « fenêtre aux lépreux » qui leur permettait d'assister aux offices à l'écart des autres fidèles. Le breton actuel a gardé dans l'injure **lorgenn** (= peau de lépreux, saleté) la trace de la maladie, ainsi que, peut-être, la rue **Poullic-al-Lor** (**lor** = lépreux) à Brest. Bien que la lèpre ait quasiment disparu en Europe au 16^e siècle, les caqueux (**kakouz, ar gakousien**) descendants des lépreux ont subi jusqu'à bien plus tard le rejet de la part de la population.

PROVERBE BRETON troioù-lavar

E kichen eur choz coz, eo brao tomma !

Il est agréable de se chauffer près d'une vieille souche
(l'un des deux époux étant plus âgé)



LEZKELEN

les fouilles à la motte féodale de Leskelen

Yvette Appéré, d'après un échange en breton entre Maël Thépaut et Job An Irien

Illustrations de Michel Thépaut



Ruines de la chapelle

La toponymie bretonne concernant Plabennec indique qu'il y existait plusieurs buttes ou mottes féodales. Une motte est une demeure construite sur une colline de terre, entourée d'un fossé et d'une palissade destinés à la défendre. Celle de Leskelen reste un précieux témoignage de notre histoire. S'il n'est pas totalement ignoré dans la bibliographie locale, le site reste cependant peu connu. Situé dans un espace boisé, les risques étaient grands de le voir disparaître complètement. Les défenses extérieures étaient de plus en plus rognées en faveur des cultures, le rempart se voyait sectionné en différents tronçons, et un chemin d'exploitation occupait une partie de la douve. Les derniers vestiges de la chapelle et les pierres qui recouvraient les pentes de la motte disparurent vers 1968. On commença aussi à utiliser les pierres de la chapelle pour la construction des routes. Contrairement aux chapelles, où des associations veillent à l'entretien et la mise en valeur du patrimoine, le site de Leskelen se laissa malheureusement envahir par la nature. C'est pourquoi, devant l'état de délabrement du site, un projet de sauvegarde fut mis en œuvre sous la direction de **Job An Irien dès 1970**.

Toponymie

Le nom **Leskelen** est par lui-même significatif: *lez*, *llys* en gallois, *lis* au cartulaire de Redon, signifie « **cour** » dans le sens de **cour de château**. D'où l'intérêt de l'étude des noms de lieux pour mieux comprendre comment et à quelle époque s'est réalisé le peuplement de notre pays. Les noms en *lez* sont nombreux en Bretagne et à Plabennec nous avons Leslevret, Lezoudestin, Lestanet au Drennec. Ceux-ci seraient-ils aussi des toponymes pouvant révéler un habitat aristocratique ? Le mot disparaît au cours du Moyen Age, il est remplacé par « Mouden » et « Quinquis ». Les villages en « *lez* » ont donc une origine plus ancienne, le Haut Moyen Age. Quand au terme *kelen*, on y reconnaît le nom du *houx*, un arbuste à feuilles épineuses qui, pour Job An Irien, semblait un bon moyen de défense dans les temps anciens. « *Ar wezenn-kelen, rak ne vijen ket souezhet e vije bet diwallet al lec'h gant gwez kelenn e-pad bloavezhioù ha bloavezhioù, a-raok sevel un difenn e koad hag e maen goude-se* ».

Les fouilles de 1970 à 1982

C'est en 1968 que Job An Irien eut l'idée d'organiser

un premier chantier de fouilles, suite à une demande des lycéens de l'Harteloire à Brest, où il était aumônier. Ce fut le site de l'ermitage de Saint-Hervé à Lanrivoaré qui fut choisi. Mais après deux ans de travaux sur ce site, ne pouvant poursuivre les fouilles dans ce grand bois, René Sanquer, responsable de l'archéologie du Finistère puis de Bretagne, lui propose d'entamer des travaux sur le site de Lezkelen à Plabennec. Devant l'état de délabrement, l'équipe attire l'attention de M Bousquet, alors directeur des Antiquités historiques de Bretagne, qui accorde une autorisation de sondage de la chapelle dans un premier temps. Un projet de sauvegarde fut mis en œuvre, la commune se porta acquéreur du site et une demande de **classement aux Monuments historiques** fut engagée. Elle sera accordée en **1978**. Avec les jeunes lycéens, Job commence donc, en 1970, par défricher les ruines de **la chapelle** et découvre que les murs avaient été construits sur des murs plus anciens et plus larges, confirmant qu'il y avait déjà eu deux autres chapelles, de styles différents. A chaque reconstruction, le soubassement des murs précédents servait de base à la nouvelle construction. Les différences de maçonnerie et de pierres utilisées permettent ainsi de prouver l'existence de ces trois chapelles.

Mael : *Setu an dra-se zo gant studierien a-benn ar fin ?*

Job : *Ya, lod anezho oa deuet da vezañ studierien e skol-veur Brest, lod all a oa c'hoazh el lise er c'hlas termen pe er c'hlas kentañ, ur strollad re yaouank, un ugent bennak peurliesañ. Hag hon eus klasket ober ar furchadennoù en un doare skiantel a-walac'h, en ur gregiñ evel-just gant ar rivinoù a weler, a veze gwelet d'ar poent-se : ar pezh a chome eus moguerioù ar chapel.*

Ensuite ils se sont intéressés à **la motte**, puis à **la basse-cour** (cour de l'enceinte basse d'un château-fort) près de la chapelle. Ceci jusqu'en 1982, année d'arrêt des fouilles car Job avait décidé de rejoindre l'abbaye de Landévennec. Certains lycéens, devenus ensuite étudiants, ont suivi le chantier pendant plusieurs années. Ils étaient environ une vingtaine chaque été. Job, responsable du chantier, avait donc, en plus des fouilles, la charge d'organiser le campement puisqu'ils vivaient sur place. En plus des tentes, ils avaient construit une cabane (*eul lokenn*) pour s'abriter de la pluie et ranger le matériel. Puis la mairie a ensuite construit un petit bâtiment avec eau et toilettes et aussi de quoi ranger les outils et toutes les pièces découvertes. Une fois la saison terminée, il fallait aussi faire le compte rendu des travaux pour l'expédier à Rennes. Job n'était pas un spécialiste en archéologie. Il avait la confiance de Monsieur Sanquer, mais c'est sur place et en lisant des livres qu'il a tout appris. « *Oa den ofisiel ebet, me oa an den ofisiel e-karg eus ar furchadennoù. Setu tout* ». Une année ou deux, ils ont reçu une petite subvention pour la maintenance, mais le plus souvent ils ont fait avec leurs deniers. Au départ ils ont travaillé avec des grands outils: pelle, pioche et faucille, pour dégager arbres, plantes, pierres et terre. Ensuite ils étaient à



Lokenn pour les fouilles en 1970

genoux comme tout archéologue, avec des outils plus précis pour ne rien perdre de leur découverte. Environ **15 000 pièces ont été récoltées** durant l'ensemble des fouilles. C'étaient des morceaux de poterie et aussi de verre, qu'il fallait mesurer, décrire, dessiner et chercher à dater. Ils ont ainsi réussi à reconstituer par le dessin quelques pièces entières. Ils ont également découvert des poêles à crêpes (*billigoù*) à un pied ou d'autres ustensiles de cuisine. Les plus belles pièces qu'ils ont trouvées sont des bords de pots en terre travaillés à la roulette et datant du XI^e siècle, peut-être même avant, et également des pièces vernies datant du XII^e-XIII^e siècle.

« **Mael** : *Gant peseurt ostilhoù ho peus labouret ?*

Job : *Gant peseurt ostilhoù ? Ben gouzout a rez n'eus ket ezhomm da gaout ostilhoù bras evit ober ar vicher : ur garrigell bennak evit pourmen ar pezh a veze tennet kuit, an douar hag ar vein, da renkañ anezho, hag a hent-all, evit kregiñ, ar gwiskad kentañ a zouar a veze tennet gant ar pioch ha gant ur bal. Met da c'houde e oa daoulinet an dud, o raklat an douar evit ma ne vije kollet nentra. Hag e vije dastumet tammoù podoù pri. Ur 15 000 tamm bennak a bodoù pri hon oa dastumet e-pad hor furchadennoù. Ha goude-se, pa vije echu ar c'hamp, al labour a oa ober an tresadennoù eus an tammoù podoù pri-se. Bez hon eus en em lakaet da furchal ar pezh a zo en tu dehou d'ar chapel, aze hon eus kavet ivez tammoù gwer, hag a oa dav ivez muzuliañ anezho, diskriuañ anezho, ha klask gwelet eus peseurt mare e oant. Evit ar podoù pri memes mod.*

Maël : *Petra eo ar pezhioù bravañ pe ar pezhioù deden-*

nusañ peus kavet ?

Job : Bez ez eus tresadennoù, met an dra-se zo tammou bihan bihan, pemp pe c'hwec'h hon eus kavet en holl, hag a oa tammou eus bordoù podoù pri bet graet gant ur ruilh, ma karez, «une roulette» e galleg. Hag ar re-se a zo war-dro an Xvet kantved pe koshoc'h. A hent-all, an traoù brav, ma karez, bez hon eus kavet podoù pri hag a oa gant ur seurt gwernis warno, hag a zo eus an Xllvet - Xlllvet kantved. Aze hon eus kavet kalz tammou ivez. Un neubeut pezhioù, pezhioù eus amzer dukelezh Breizh, unan bennak. »

Conclusions après les fouilles

Aidé d'Isabelle Bray, Monique Simier, Bruno Le Lierre, Jean Olivier, et Pierre Hoynard, Job An Irien a signé plusieurs comptes rendus. Deux grands articles ont paru dans le bulletin de la société archéologique du Finistère en 1977 et 1981. Ces textes sont une base permettant de mieux comprendre l'évolution du site. Les éléments trouvés lors des fouilles ont permis de dater les différents peuplements et de décrire l'emplacement et les modes de vie aux différentes périodes.

1- **Du VII^e au IX^e siècle**, on peut supposer qu'il y avait déjà une vie à Lezkelenn. **L'importance des murs** renseigne sur des traces de **remparts**. Les fouilleurs ont découvert qu'avant les talus de défense, une même couche d'occupation s'étend sur tout le terrain et porte par endroit d'impressionnants trous de poteaux. Le site a été nommé « Kastel Sant Ténénan » et si l'on tient compte d'un morceau de charbon trouvé sur le site, il y a eu une vie aux environs du VIIe siècle, soit à l'époque des migrations vers l'Armorique.

Mael : Peur e oa ?

Job : Peur e oa ? Hervez ar bloavezhioù a zo bet roet deomp dre, gouzout a rez, un tamm glaou kavet ganeomp er gêriadennig aze, e vije war-dro ar Vllvet kantved. War-dro. N'omp ket gouest da lavaret, met ma lakaomp war-dro ar bloavezh 700, marteze eo un tammig re ziwizhat, marteze eo un tammig a-raok.

Voici ce que rapporte Arthur Le Moyne De La Borderie dans « Histoire de Bretagne », en parlant des Normands qui envahissent la Bretagne vers l'an 878.

L'on doit aussi, croyons-nous, rapporter à ce temps la curieuse légende (malheureusement bien altérée par Albert Legrand) des bretons du pays d'Ach (ou bas Léon) réfugiés dans la forêt Profonde (silva Duna ou Douna) entre Plabennec et l'Elorn, où ils avaient « amené leurs troupeaux, le plus beau et le meilleur de leurs biens » pour éviter la fureur des barbares Danois, qui « continuant leurs courses et ravages, pilloient et brusloient les églises du Léonnais ». Encouragés dans leur résistance par un bon moine du nom de Tenenan, les pauvres réfugiés parvinrent à repousser les barbares, grâce surtout aux fortifications dressées sous la direction de ce moine et dont il subsiste encore une pièce importante, une butte factice revêtue d'une maçonnerie grossière, entourée de fossés profonds, et ayant 500 pieds de circonférence, 35 de hauteur, connue encore aujourd'hui sous le nom breton de Castel Sant Tenenan.

Sur le blason de Plabennec, en plus du lion qui représente le pays du Léon, on trouve également une tour sur une demi-roue. Pour Job, cette tour

représente la défense de la motte par le Seigneur de Lezkelenn contre les Normands au X^e siècle. Ce symbole fait qu'encore aujourd'hui le lien reste fort entre Lezkelenn et Plabennec.



Armoiries des Lesquelen-Carman et de la commune de Plabennec

Mael : War ardamez Plabenneg ez eus ul leon evel-just, peogwir emamp e bro Leon, hag ez eus ivez un tour war un hanter-rod. Daoust hag e ouezez petra eo an dra-se ?

Job : An dra-se zo peogwir e vez kontet en dije an aotrou a Lezkelenn difennet an tour, difennet ar voundenn ma karez, drek un hanter-rod karr. Difennet a-enep an normandiz, ar vikinged, en Xvet kantved. Setu ar pezh a gontar, ha ne vijen ket souezhet e vije gwir.

2- **Du X^e au XII^e siècle**. Pour renforcer la défense, **une motte** a donc été élevée, servant seulement de poste de guet et de refuge pour la population environnante. Selon Job, la motte a été construite volontairement sur une partie élevée du Léon. Lors des fouilles, un « mirador » a été construit au sommet de la tour pour faciliter le travail et les déplacements de pierres et de terre, et par beau temps il était possible de compter jusqu'à 23 clochers tout autour, ce qui veut dire que Lezkelenn était vu de loin.

Job : Ul lez eo bet, da lavaret eo ul lez a oa atav ul lec'h d'en em zifenn, hag ar pezh a zo sklaer a-walac'h eo emañ Lezkelenn war un tachad uhel eus kompezenn bro Leon. Pa 'z eo bet savet ar voundenn gant an dud aze, bon, ni hon eus, evit ober ar furchadennoù e nec'h ar voundenn hon oa savet ur seurt «mirador» evit gellout diskenn an douar aesoc'h, hag eus ar mirador-se hon eus kontet ur wech, me 'gav din eo 23 tour-iliz. Setu e veze gwelet, evel-just, e Lezkelenn e veze gwelet betek pell.

À une **tour en bois** a succédé un **donjon de pierre**, résidence du seigneur de Lezkelenn. Par souci de protection et de défense, cette butte est chapée de pierres et entourée de douves. Il y a quelques habitants dans la basse-cour près de la chapelle, le tout étant probablement protégé par une deuxième douve. Une partie de cette seconde douve est encore visible au sud, le reste ayant été comblé au fil du temps.

3- **Du XIII^e au XIV^e siècle**, la motte elle-même est progressivement abandonnée, et le Seigneur de

Lezkelen se fait construire **un manoir dans la basse-cour**, sans doute pour plus de commodité et parce que le danger d'invasion est moindre. C'est alors le



Pavé de la place publique

début d'un vrai village avec cave, four, écurie... Les pots, terrines, poêlons vernissés, les restes des verres de qualité ainsi que les tomates des sols et toutes les autres pièces recueillies témoignent d'une prospérité économique à l'époque. L'on distingue encore des traces d'une construction plus grande et même d'une auberge en sol pavé.

4- C'est vers **la fin du XVI^e**, ou **début XVII^e** que le seigneur de l'époque a finalement abandonné le site pour s'installer au **manoir de la Salle** à 500 m au nord de la motte. C'est aussi l'époque de la reconstruction de la **troisième chapelle**.

5- À la suite d'un incendie le **6 février 1884**, la **chapelle** a été de nouveau détruite. Cinq ans plus tard, une partie du calvaire s'effondrait également. Plus tard, la chapelle, même en ruine, a continué d'être un lieu de culte. La Vierge de Lezkelen recevait les hommages des fidèles le 15 août et en septembre. Le jour du pardon paroissial de Saint-Ténéan, la troménie partait du bourg à 6 heures du matin pour se rendre à la chapelle après être passée par Lanorven. Elle était de retour au bourg à l'heure de la grand-messe.

Comment donner une suite à ces fouilles ? Les souhaits de Job.

Afin de mettre en valeur le site et de le rendre lisible et intéressant pour les visiteurs, Job aurait aimé que l'on défriche la végétation sur toutes les traces de construction bien visibles en 1970 : le haut de la **motte**, ses flancs chapés de dalles jointives, les différentes parties de la **basse-cour**. Pour la **chapelle**, il aurait aimé également continuer les fouilles sous les ruines de la première chapelle, afin de mettre en évidence les constructions de styles différents des trois périodes. Il aurait aussi souhaité continuer à creuser

au niveau des **douves** qui entourent la motte et la basse-cour, car ils avaient, lors des fouilles, découvert un **puits** qui servait à fournir de l'eau potable aux villageois mais aussi à remplir les douves. Dernièrement, Job est revenu sur les lieux dans le cadre d'une étude sur le mode de construction des chapelles en général. Il voulait vérifier si la chapelle avait été construite sur une veine d'eau, selon la règle observée partout en Bretagne. Effectivement, Job, qui est aussi sourcier, affirme qu'un cours d'eau traverse la chapelle pour rejoindre directement le puits, un principe de construction étonnant qui a traversé les siècles.

Job : *An douvez a rae an dro eus ar voundenn, met ivez eus ar gêriadennig. Hag aze, p'eo bet distanket an douvez hon eus kavet, e-kreiz an douvez, ur puñs, hag ar puñs-se eo a oa evit kaout dour da evañ, evel-just, met ivez evit ma vije dour e-barzh an douvez.*

Hag ar pezh a zo souezhus a-walac'h - met an dra-se 'm eus kavet warlene, setu tout, en ur vont da glask peogwir emeon war studiadennoù all - c'hoant 'm oa gwelet daoust hag ar chapel a oa bet savet hervez ar c'hiz kozh, da lavaret eo ar chapel gentañ e maen eus an Xvet kantved pe war-dro, daoust hag e oa bet savet hervez al lezenn gozh, da lavaret eo war ur wazienn zour. Hag ez eus e gwirionez ur wazienn zour dre greiz ar chapel gozh hag a za war-eeun war-eeun betek ar puñs hon eus kavet en douvez. Setu. Traoù zo hag a zo souezhus a-walac'h hag a dreuz ar c'hantvedoù.



Job an Irien

Suite à une visite guidée lors de la journée du patrimoine, en septembre 2020, Job a écrit, dans le *Courrier du Léon*, un texte où il fait le triste constat du site quelque peu abandonné actuellement : « *Aujourd'hui on peut voir encore assez bien la forme de la dernière chapelle du XVI^e, elle était en pierre de taille. La seconde, du XII^e, construite selon une méthode propre à Leskelen et que l'on retrouve également sur la motte, est déjà plus difficile à observer. Quant à la plus ancienne, du X^e, en pierre, on ne peut plus la reconnaître : avec le temps la nature a tout recouvert. C'était la plus importante pour nous car elle pouvait nous faire connaître le plus ancien mode de construction d'une « maison de prière », après la période trouble due aux invasions des Normands. Quant à la motte, ce qui la rendait remarquable ce sont ses flancs pavés de pierres jusqu'aux remparts tout en haut. Nous savons que ces pierres ont été utilisées pour bâtir maisons et crèches dans le voisinage lorsque la motte a été abandonnée.*

Mais il restait, après les fouilles, quelques endroits où l'on voyait comment les flancs de la motte étaient chapés. On voyait bien également la forme du donjon et des remparts au sommet de la motte. Cherchez-les maintenant, c'est une pitié. La basse-cour aussi est un danger pour le visiteur, il y a des trous et tout est recouvert de broussailles. Mais comment protéger de telles



Fouilles au sommet de la motte

fouilles pour qu'elles puissent encore donner à comprendre quelque chose de notre histoire ? Il ne suffit pas de tout couper, il faut aussi tout déraciner dans les parties fouillées pour que rien ne repousse. Et dans ce cas malheureusement je ne vois d'autre moyen que d'utiliser de maudits produits tels que le Round-up ». L'enjeu est de taille pour la ville de Plabennec, propriétaire du lieu : par quels moyens faire de ce

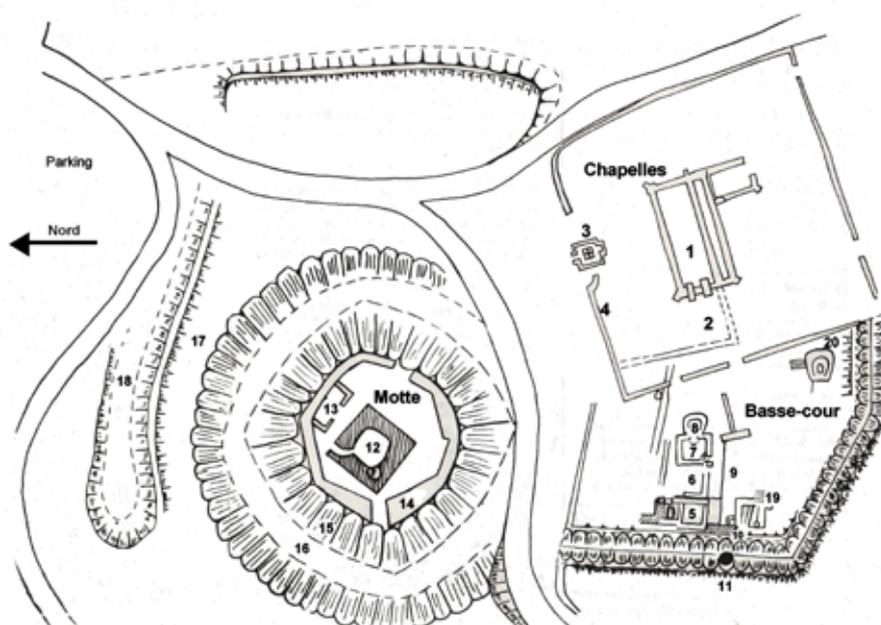


Essai de reconstitution de verres à pied trouvés pendant les fouilles

domaine un joyau architectural digne d'un monument historique classé depuis 1978 et que l'on aurait plaisir à faire visiter ? Il s'agit de mettre en valeur, par un entretien durable, un site qui témoigne des modes de vie et de l'organisation des civilisations qui nous ont précédés, d'une période, le Haut Moyen Age, où les vestiges restent rares. Il serait bon également de dresser un plan expliquant comment était ce lieu au IX^e-X^e siècle et dans les siècles qui ont suivi.

Note : L'intégralité de la discussion, en breton, entre Maël Thépaut et Job An Irien peut être lue et écoutée dans la rubrique « histoire - collectage » sur le site : kroaz-hent.org, ainsi qu'un compte rendu officiel de 1982 déposé aux archives départementales

- 1 – Chapelles
- 2 – Enclos de la chapelle du XIIe
- 3 – Calvaire
- 4 – Enclos de la chapelle du XVIe
- 5 – Forge
- 6 – Ecuries
- 7 – Cave
- 8 – Four à pain
- 9 – Dallage et caniveau
- 10 – Muraille
- 11 – Douve et puits
- 12 – Donjon sur la motte
- 13 – Batiment annexe sur la motte
- 14 – Muraille
- 15 – Chape de pierre sur la paroi de la motte
- 16 – Douve de la motte
- 17 – Glacis
- 18 – Deuxième douve
- 19 – Cave avec caniveau et puisard
- 20 – Fours à pain



Plan du village d'après les fouilles



LEZKELEN

évolution historique du peuplement du site de Lesquelen

Par Fanch Coant



Douve et chape en pierre de la motte

Point haut du plateau léonard, Lesquelen a été une zone très ancienne de peuplement, sans doute pendant longtemps la plus importante du territoire communal. Au sud-est de la motte, au fond du champ, a existé un monticule double, royaume des lapins, espace non labouré jusqu'aux années 1950. De l'avis général, il s'agissait de deux tumulus jamais fouillés. Dans le taillis encore en place en 1950, à l'est, ont existé les restes d'une grande bâtisse, à Cozmoguerou. Ce nom, datant du XI^e siècle, indique qu'à cette époque les murs étaient très anciens et déjà en ruines. Sur une photo aérienne de 1949, l'enceinte d'environ 5 000 m², est bien visible. Le fermier voisin, M. Kermarrec, y a vu des bases de mur de 1,50 m de large, avec « des pierres de 200 à 300 kg », et y a noté la présence de briques. Mme Roumier, voisine, se souvient d'un « espace vide au milieu, avec des dalles ». Il s'agit sans doute d'une **grande ferme romaine**, comme celle ayant existé à Moguerou. Le tout a été rasé et transformé en champ.

La motte

Quelques siècles après le départ des Romains, **les Bretons**, chassés par les Saxons, traversent la Manche pour venir chez nous en Armorique. Parmi eux, selon la légende, débarque à la Forêt-Landerneau, puis vient à Lesquelen pour créer un sanctuaire, celui qui devien-

dra S^t Thénénan, futur évêque du Léon. Ce bâtiment, construit en bois, a brûlé vers 960, puis a été reconstruit, sans doute entouré d'une enceinte plantée de houx, d'où « Lesquelen » (la cour du houx ?). C'est un peu plus tard que les mottes féodales, ancêtres des châteaux forts, sont construites dans le Finistère, localement aussi à Bourgbanc, Coat-Méal, Ploudaniel... Les premières, simples enceintes de terre circulaires, comme celle de La Motte, deviennent plus tard des buttes surélevées, dont celle de Lesquelen est un bon exemple. Au XII^e siècle, elle fait 10 m de haut et 30 m de large et est parmi les plus grandes. Le seigneur remplace la construction en bois du sommet par un ensemble en pierres, constitué d'une tour centrale et d'un chemin de ronde. Pour la renforcer, cas unique, les versants vers les

douves reçoivent une chape de pierres. C'est à cette époque trouble que la motte est attaquée. Le seigneur n'a que le temps de placer en travers de l'entrée une roue de charrette, ce qui lui permet de résister jusqu'à l'arrivée d'un chevalier « *monté sur un beau coursier blanc, tenant une épée flamboyante* ». La roue symbolique va être reprise dans les armoiries de la famille Lesquelen, qu'on retrouve gravée sur le calvaire du site, au château de Maillé, et à la mairie de Plabennec.

Le village

Dès lors, la vie s'organise dans l'enceinte protégée par les douves : s'y côtoient le pouvoir seigneurial, le pouvoir religieux, et le peuple dans le village (la « basse-cour »). Dans celle-ci se trouvent les fours à pain, l'écurie du cheval seigneurial, et sa forge, peut-être les étables, et une place pavée et couverte où se consomment les boissons de l'époque, piquette, vin, et où se fumera du tabac en pipes de terre, après la découverte de l'Amérique. Peu de choses sont connues sur les familles Lesquelen de cette époque. En 1282, le seigneur est un frère cadet des vicomtes du Léon, qui a mécontenté son aîné en octroyant une partie de ses biens à la nouvelle abbaye du Relecq, en Plounéour-Ménez. Les Lesquelen ont un niveau de noblesse suffisant pour faire des unions avec les membres de familles ayant bâti les premiers châteaux forts en

pierre du Léon : Trémazan, Maillé, Karman en Kernilis... En fin XIV^e siècle, ils ont en charge des troupes et des bateaux du Duc de Bretagne. Après avoir vécu sur la motte, les seigneurs locaux ont construit un manoir dans la basse-cour, puis s'installent à l'extérieur, au manoir de La Salle, où décède en 1614 Dame Claude de Carman, épouse de François de Maillé, ancien gentilhomme de la cour du roi. Lesquelen possède également une auberge. Y vit aussi un charbonnier cornouaillais qui profite de l'abondance de bois des taillis.

Les chapelles

Les chapelles successives en bois du Moyen Âge ont été remplacées au XII^e siècle par une nouvelle, en pierres. Celle-ci, au XVI^e siècle, est sans doute en mauvais état, ou jugée trop modeste, car les Carman décident, en 1736, de participer à la construction d'un bel édifice de plus grande dimension, en pierres de taille, avec un nouveau clocher. La chapelle est décrite comme « église » et a sa « fabrique » autonome (comité de gestion). Elle a un prêtre attitré qui officie parfois aussi à la chapelle St-Roch (depuis détruite). En 1671, il s'agit de Noël Creff qui y réalise plusieurs mariages, dont un en présence des nobles Ronan du Beaudiez et Claoda Penfenteniu. Il n'y a pas d'enterrements, comme il s'en fait à Locmaria. Une troménié s'y rend chaque année, passant par St-Roch, Lesquelen et Lanorven. En 1778, lorsque les héritiers vendent le lieu à la famille de Rohan, Lesquelen est considérée comme baronnie. Après 1789, la chapelle est vendue comme « bien national ». L'acheteur brestois la répare en 1810, et Yves Caër y sonne les cloches régulièrement. Le nouveau propriétaire souhaite la revendre à la paroisse, mais la transaction ne se faisant pas, il décide d'en vendre les pierres. Quarante ans plus tard, quand la paroisse achète le bâtiment, il est en mauvais état. On raconte que la statue de Notre-Dame n'y étant pas en sécurité, un voisin la transporte discrètement à l'église de Kersaint. Il paraît que le lendemain elle est de retour à Lesquelen, souhaitant être déplacée plus glorieusement, accompagnée par les fidèles. Une fois la procession faite, elle est restée à Kersaint. En 1884, le clocher s'effondre, suivi du calvaire. Les murs restant sur la motte et à la chapelle sont alors encore bien visibles.

Le site au XX^e siècle

Selon Mme Roumier, dont la mère est venue habiter Lesquelen en 1910, pour accéder au site il faut traverser le haut talus nord par « un ribin » appelé Venelle St-Thénéan. Le mur de la tour, sur la motte, s'élève encore par endroits à quatre mètres, et

est d'une largeur suffisante pour y intégrer un four à pain et une cheminée où on pouvait se tenir debout. Sa mère lui a raconté, qu'étant enfant, elle est descendue à l'intérieur de la motte par un escalier en pierres, éclairée par « un lutig » (lumignon) et y a découvert trois salles. D'autres avaient déjà attesté l'existence de cette entrée : Fréminville en 1835, Miorcec de Kerdanet plus tard, la présentant comme l'entrée d'un souterrain. Celui-ci existe-t-il réellement, jusqu'au manoir de la Salle ? Il est certain qu'il existe des cavités sous la cour de ce manoir, car en l'aménageant, M. Kermarec, propriétaire, a vu le sol s'affaisser sous son tracteur, voilà une trentaine d'années. L'entrée sur le sommet de la motte, ayant été jugée dangereuse par les parents, a été obstruée vers 1913, sans doute en utilisant les matériaux immédiatement disponibles, c'est-à-dire les pierres de la tour, qui ont servi aussi à faire le pavage dans des étables locales.

Quant à la chapelle, elle a encore en 1928, des bases de murs intéressantes. En effet, cette année-là, pendant



Reconstitution du village

deux semaines, des pierres ont été dégagées, rassemblées et classées et auraient servi, selon M. Kermarrec, à finir les travaux du musée du Folgoët, musée mis en place par le chanoine Jean Marie Guéguen, dont les ascendants ont habité Lesquelen. Le calvaire, brisé dans sa chute, a vu sa partie supérieure restaurée en 1932 par M. Donnart, marbrier à Landerneau pour un coût de 2 820 francs, don des paroissiens. (cf. archives diocèse)

Lesquelen reste un site plein de mystères, se prêtant à libérer l'imagination. Il mérite d'être plus connu et mis en valeur.

LABOUSED AR VRO

Jean-Louis TREGUIER, un passionné des oiseaux

Jean-Louis est né le 16 septembre 1933. Ses parents étaient agriculteurs et bien qu'ils habitaient une ferme en plein bourg de Plouvien, Jean-Louis a grandi au milieu la nature. Très vite, il a été fasciné par les oiseaux. Il prenait plaisir à vagabonder dans les chemins creux autour de la ferme où il passait beaucoup de temps à les écouter et les observer.

Encore jeune, il se rappelle avoir trouvé un nid de merle. Il voulut le prendre pour le rapprocher de la maison afin de pouvoir observer les parents donnant à manger à leurs petits. Mais le lendemain, quelle ne fût pas sa déception de ne plus rien voir dans le nid. Les petits avaient disparu, sans doute mangés par d'autres oiseaux. C'est ainsi qu'il a cherché à mieux comprendre leur mode de vie. Quand il travaillait dans les champs il n'avait de cesse de suivre leur vol pour aller ensuite chercher le nid.

Jean-Louis a repris l'exploitation familiale de Kerourgon et c'est là qu'il a passé la plus grande partie de sa vie. S'il ne se considère pas comme un ornithologue, on peut dire de lui que c'est un passionné de la nature et des oiseaux. Il sait reconnaître le chant, le nid, les œufs et aussi le vol de chacun d'eux.

Tous les ans, Jean-Louis recensait autour de sa maison une quinzaine de nids



Grive

Près de la maison, dans le grand pin, il pouvait observer le nid du corbeau (**ar vran**). La pie (**ar big**) était dans la haie de laurier palme ou l'aubépine, elle commence son nid dès le mois de février et va pondre 6 ou 7 œufs. Dans la haie d'eleagnus, longue de 80 m, il pouvait observer la grive (**an drask**), la fauvette (**al labous rouz**), l'accenteur mouchet (**filip ar gizhier**), le

moineau (**ar filip**). Dans les buissons il y avait le pinson (**ar pintig**). Dans le hêtre rouge venait nicher chaque année le pigeon ramier (**ar pichon koad**). Dans le lierre ou dans de vieilles souches habitaient le roitelet (**al laouenan**), et aussi le geai (**ar gegin**). Malgré son beau plumage il ne l'aime pas beaucoup car il n'a pas de scrupule à dévorer ses congénères plus petits que lui. Le verdier, d'une jolie couleur vert olive, résidait dans la haie de cyprès Leylandi. Pour tous ces oiseaux la règle est la même : être discret, bien camouflé mais quand même se trouver sur le bord de la haie afin de pouvoir s'enfuir rapidement en cas de visite d'un prédateur.

Le rouge-gorge (**ar boc'h ruz**) pouvait faire son nid dans les endroits les plus inattendus en prenant ce qui lui tombait sous le bec : autant dire n'importe quoi. Jean-Louis se souvient d'avoir découvert dans une ancienne porcherie une boîte en carton rempli de bric-à-brac : une vieille chaussette, des bas nylon et d'autres débris pêle-mêle et à chaque bout un nid de rouge-gorge.

Pour la mésange (**ar pen-duig**), il avait installé 3 nichoirs. Ainsi de la maison il pouvait admirer le bal incessant des parents venant nourrir leurs petits de toutes sortes d'insectes.

Tous les ans, les hirondelles (**ar gwennili**) venaient s'installer sur les côtés de la mansarde de l'habitation. Le nid de la tourterelle turque (**an durzunell**) n'était jamais bien loin de l'habitation.

Il a aussi entendu le chant du Pouillot véloce, comme on tape sur l'enclume : ting, ting, ting, avec toujours la même note, mais il ne l'a jamais vu.

Plus loin, dans les champs, il pouvait observer l'alouette (**an alc'houeder**) qu'il reconnaissait à son vol : c'est l'oiseau qui monte très haut dans le ciel et d'un seul coup se laisse tomber à la verticale. Il retrouvait dans la bruyère le nid fait d'herbe sèche et garni de quelques crins.

La bergeronnette grise, Jean-Louis l'appelle **an hade-rez**, la semeuse, car lors des semis elle suivait le semeur, à l'époque où on semait encore à la main. Elle a su s'adapter aux pratiques agricoles modernes et



Nid de pinson

s'est donc rapprochée des habitations et Jean-Louis n'en a trouvé qu'un nid dans le lanterneau de sa porcherie, il était fait d'aiguilles de pin.

Un nid d'épervier (*ar sparfell*), il en trouvait dans un vieux nid de pie, les œufs ont une couleur particulière, rouge brique avec des points gris. Mais c'est un prédateur de première classe, un charognard, et un jour il en a vu un avec dans ses griffes une tourterelle, une bête aussi lourde que lui qu'il a bien essayé de sauver mais elle n'a pas survécu au carnage.

Des nids de merle (*ar voualc'h*), bien sûr il en a vu en nombre. C'est un oiseau que l'on trouve dans tous les milieux. Le nid est fait d'herbe sèche et de feuilles mortes, consolidé avec de la boue.

La perdrix (*ar glujar*), c'est après la moisson qu'il la voyait s'enfuir avec sa famille car c'est à ras du sol qu'elle construit son habitation. Elle aime les cultures



Hirondelle

sèches. C'est le mâle qui construit le nid, une simple cuvette creusée dans le sol et garnie sommairement de débris végétaux.

Il avait quinze ans quand il a vu, un jour de moisson, une famille de cailles (*ar yar raden*), au moins une dizaine, chassée par la faucheuse, s'enfuir à pied de leur nid.

Deux années de suite, il a trouvé sur le bord d'un talus un nid de faisane (*ar c'hillog gouez*), c'était au moment de la fenaison, et c'est l'andaineuse qui a fait fuir la petite famille.

Un jour dans sa prairie, il a trouvé un nid de canard colvert (*an houad*), le nid était sur le talus à une vingtaine de mètres du ruisseau. Pour une fois, il a décidé de déroger à la règle et de faire sa petite expérience, il a ramené les œufs à la maison et les a fait couvrir par une «poule-cloche», et il a pu observer que les petits ont eu du mal à éclore car, en réalité, la mère cane aide ses petits à éclore en cassant la coquille. La poule, bien sûr, ne s'en est pas préoccupée. Il a vu également la poule d'eau (*ar yar zour*) et un nid de héron (*marc'harig gouzog hir*) dans un hêtre.

À force de prêter l'oreille, Jean-Louis s'est familiarisé avec le langage des oiseaux

Chaque oiseau possède son chant qui diffère suivant les circonstances. Il chante pour défendre son territoire, pour faire sa cour mais aussi pour prévenir du danger.

Jean-Louis, quand il entend cette chanson « *San Per digorit din !* » (Saint-Pierre ouvre-moi la porte) sait que l'alouette est montée si haut qu'elle s'est approchée du paradis.

Le troglodyte communique avec Jean-Louis en chantant : « *Dir, dir, dir, pa ne dorr* », (acier puisqu'il ne casse pas), par des sifflements aigus d'une puissance surprenante; c'est le *bidourig*, le plus petit des oiseaux avec le roitelet, il ne pèse que 6 grammes et pourtant il est capable de pondre de 5 à 9 œufs d'un poids total équivalent à son propre poids.

Le pigeon ramier aussi parle le breton : *Tok rous, tok rous, tok rous va zad koz*, (le vieux chapeau breton décoloré de mon grand-père).

Des expressions ayant trait aux oiseaux, il en connaît aussi :

« *Ma Doue benniget pebezh torrad filiped* » Dieu béni, quelle nichée de moineaux ! C'est ce qu'on disait des familles nombreuses.

« *Pask ken abred ha ma kari, mouilc'hi bihan a gavi* » : Pâques aura beau être tôt, tu trouveras des petits merles.

Les prix décernés aux oiseaux par Jean-Louis

Pour lui, le **prix de la plus belle construction** revient au pinson. Dans une haie, un buisson ou un talus, il construit une coupe garnie de mousse verte et de lichen, avec à l'intérieur, du crin, du duvet. Il connaît l'art de l'adapter au milieu choisi comme résidence en recouvrant le bord de lichen, afin d'être le plus discret possible. Et le **prix du plus moche** revient au moineau et au rouge-gorge. Le moineau par facilité fait son nid au bout du tas de paille, et quand il le fait dans l'arbre, il prend une boule de foin, s'installe à l'intérieur et en tournant sur lui-même, lui donne une forme grossière, fait un petit trou pour la sortie et rajoute juste un peu de duvet. Le **plus solide** revient à la pie, championne du béton armé, un toit par-dessus avec des brindilles croisées, un trou pour rentrer, et dedans des racines. Il est recouvert d'un toit débordant, fait également de brindilles croisées. L'hirondelle sait aussi construire un nid très élaboré.

Le **prix de la musique** sera pour la grive musicienne avec une succession de phrases entrecoupées de silence, puis répétées plusieurs fois à la suite : *huit, huit, huit...* silence et pour finir *dix-huit, dix-huit*. Le plus brailleur reste pour lui le moineau.

Le **prix du plus beau costume** revient bien sûr au geai, un plumage fauve rosé, aux ailes bleues et à la mous-

tache noire. Les deux sexes sont identiques. Alors que pour la plupart des oiseaux, seul le mâle porte un plumage coloré, la femelle porte un costume sobre car elle doit rester discrète pour éviter les prédateurs.

Le prix de l'infidélité est pour le troglodyte. Il ressemble énormément au roitelet, mais le roitelet a la queue droite et le troglodyte une queue verticale. Il fait son nid dans *le loken* : petite grange recouverte de végétaux. Jean-Louis se rappelle avoir vu un troglodyte huppé. Le mâle commence 3 ou 4 nids, les montre

à la femelle qui en choisit un et lui s'en va en laissant sa femelle finir le nid seule.

Quand la femelle a pondu et couvé ses œufs, le mâle est déjà parti à la recherche d'une nouvelle femelle, la laissant seule élever ses oisillons. Mais celle-ci est assez naïve pour prendre un nouveau mâle et pour

sa deuxième couvée, ce sont ses premiers enfants qui viennent l'aider à nourrir les nouveau-nés. Quant aux **plus fidèles**, ce sont le pigeon et le corbeau qui gardent la même partenaire toute leur vie.

Le meilleur propriétaire sera le rouge-gorge. Il sait défendre son territoire en poussant sa chansonnette, il sait prévenir tout intrus qui se risque sur son domaine en se fâchant tout rouge. Si ce dernier insiste, il gonfle sa poitrine rougeoyante pour lui balancer des couplets furieux et lui faire savoir qu'il était là avant lui et donc le légitime propriétaire.

Le plus fainéant et profiteur est bien sûr le coucou. Seul le mâle chante, pendant que la femelle cherche un nid déjà fait. Pour s'accaparer un nid, elle reste en veille et profite de l'absence des propriétaires pour venir pondre. Elle commence par virer les oisillons pour pondre, ou s'il y a déjà des œufs, elle ne vire qu'un œuf pour pondre le sien afin de rétablir le compte. Cet œuf sera de la même couleur que l'œuf déjà pondu par l'oiseau précédent. Le coucou sait imiter les autres œufs. Quand naît le petit coucou, s'il y a d'autres œufs ou oisillons dans le nid, le nouveau-né est capable de les virer tous. Il est seul dans le nid, et ses faux parents s'épuisent à le nourrir. Il devient si lourd qu'il ne peut voler et doit attendre sur les branches pour maigrir un peu.

Un loisir de l'époque

Comme de nombreux garçons de son âge, Jean-Louis passait son temps libre à chercher des nids (*distekiñ*

neizhoù). Il se rappelle que la société de chasse leur donnait de l'argent pour les œufs qu'ils rapportaient: **5 gwenneg** (25 centimes) par œuf de pie, de corbeau ou d'épervier devenus trop nombreux et qui sévissaient dans les champs cultivés. Parfois aussi il vidait les œufs en faisant un trou à chaque bout pour en faire un collier, ou il les faisait cuire pour les manger, mais auparavant il les plongeait dans l'eau pour savoir s'ils étaient frais. Jean-Louis se rappelle avoir porté un bonnet rond qui pouvait être utile car il mettait les œufs tout autour dans le pli du bonnet pendant qu'il descendait de l'arbre, pour empêcher qu'ils ne cassent et aussi pour ne pas avoir le crâne picoré par la pie.

Pourquoi les oiseaux disparaissent ?

Actuellement, Jean-Louis vit dans un quartier au bourg de Plabennec et il est triste d'avoir perdu ses compagnons de jeunesse. Il lui reste quelques moineaux, merles, rouges-gorges, mésanges.

Jean-Louis regrette les paysages d'avant le remembrement: on a détruit leur cadre de vie et ils n'ont plus assez à manger. Les chemins creux (**an henchoù treuz**) ont disparu. L'utilisation excessive des pesticides et des insecticides sont pour eux une calamité: certains boivent les gouttelettes de rosée sur les plantes traitées ou les petites flaques d'eau dans les champs. La mécanisation bien sûr a fait fuir les volatiles. La perdrix par exemple fait son nid sur la terre dans l'herbe, au milieu des plantes parfois même dans les traces de pas du cheval. Dans les bourgs, ce sont les chats les principaux prédateurs : ils sont à l'affût des petits qui essaient de s'envoler.

Et pourtant les oiseaux sont des animaux utiles : en plus d'être d'agréable compagnie, ils participent à la lutte antiparasitaire naturelle en nous débarrassant des insectes nuisibles et des chenilles ravageuses.



Troglodyte



Moineau

Que deviendrait notre planète sans leur chant et leur envol?

Note : Vous pouvez écouter sur le site de Kroaz-Hent (rubrique : Histoire, collectage) une interview en breton de Jean Louis Treguier sur Radio Arvorig, sur ce thème des oiseaux.

PE ANO 'PEUS ?

quel est ton nom ?

Dessins de Christian Bleinhant

Dans le numéro précédent, nous avons présenté les noms de famille en lien avec les parties du corps. Les métiers (ou types d'activités) sont eux aussi à l'origine de certains de nos noms léonards. Si les premiers se terminent en « ec », les seconds se reconnaissent souvent au suffixe « er », mais souvent « eur » dans le Léon.

Voici les noms les plus courants de la région de Plabennec.

Queguiner



- Foricher ou Foricheur, (foricher) : le forestier.
- Quéméner ou Quéméneur, (kemener) : le tailleur.
- Quéguiner (keginer) : le cuisinier
- Charreteur, (charreter) : le charretier.
- Podeur, (poder) : le potier.
- Guyader, (gwiader) : le tisserand.
- Quivijer, (kivijer) : le tanneur
- Magueur, (mager) : le nourricier, éleveur
- Maguez : la nourrice
- Calvez, Le Calvez, (kalvez) : le charpentier, le menuisier
- Le Goff : (ar gow) : le forgeron
- Quéré, (kere) : le cordonnier
- L'Hostis (hostis) : l'hôtelier
- Marhadour, Marchadour (marc'hadour) : le commerçant
- Floc'h, Le Floch, (floc'h) : l'écuyer
- Bars, Le Bars, (barzh) : le barde, le poète
- Gonidec, Le Gonidec, (gonideg) : le journalier agricole.
- Mevel, (mevel) : le valet

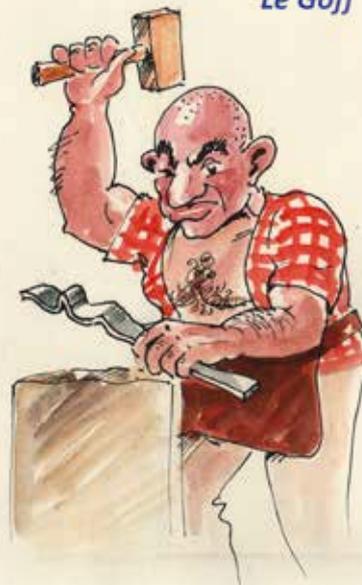
L'Hostis



Podeur



Le Goff



LE COSTUME TRADITIONNEL

dans le bas-léon

D'après un exposé de Ronan Autret

Partout dans le monde le **costume traditionnel** est une marque d'appartenance à une communauté, à un groupe ethnique. Il est une manière d'être, de montrer son identité. En Bretagne, il se distingue par sa grande diversité : on s'habillait de façon différente selon son âge, sa catégorie sociale, les circonstances de la vie et le terroir d'origine. « *Kant bro, kant giz* » : cent pays, cent guises (guise = mode). Comme toutes les modes vestimentaires, les guises de Bretagne ont évolué dans le temps. Ainsi, le costume populaire du début du XIX^e siècle n'a pas grand-chose de commun avec celui de 1920. Le **Léon** est le plus petit terroir de Bretagne, limité par la mer, la rivière de Morlaix et les Monts d'Arrée. Il correspond à l'évêché de Saint-Pol-de-Léon, et il est communément appelé *Bro Leon*. Mais il y a un Haut et un Bas-Léon. Des cartographes situent le Bas-Léon à l'ouest d'une ligne partant de Landéda-Lannilis et qui vient jusqu'à Landerneau. Le canton de Plabennec se situe donc en **Bas-Léon**. Le Pays Pagan qui s'étend de la baie de Goulven à L'Aber-Wrac'h a, quant à lui, une spécificité bien à part tant au niveau du costume que de la danse. Si le costume nous renseigne sur le terroir d'origine de la personne, c'est surtout la coiffe des femmes qui en donne une localisation plus précise. Ainsi, plusieurs modes de coiffes peuvent se côtoyer : par exemple le samedi au marché de Landerneau, on pouvait rencontrer la **choukenn** (Bas-Léon), la **jenoz** (vient de « je n'ose »), la **sparl** (Landivisiau-Sizun), la **chikolodenn** (Saint-Pol), et aussi la **Plougastell** (Plougastel qui n'est pas en Léon et qui reste un terroir bien à part).

Ronan Autret, spécialiste de la danse et du costume du Bas-Léon, a présenté l'évolution et les particularités de chaque pièce de costume, lors d'une rencontre à Plouvien en Octobre 2020. À l'aide de photos et de pièces de costume de sa collection privée, il nous a détaillé les formes, les matières, les couleurs, ainsi que les comparaisons effectuées lors de ses collectages.

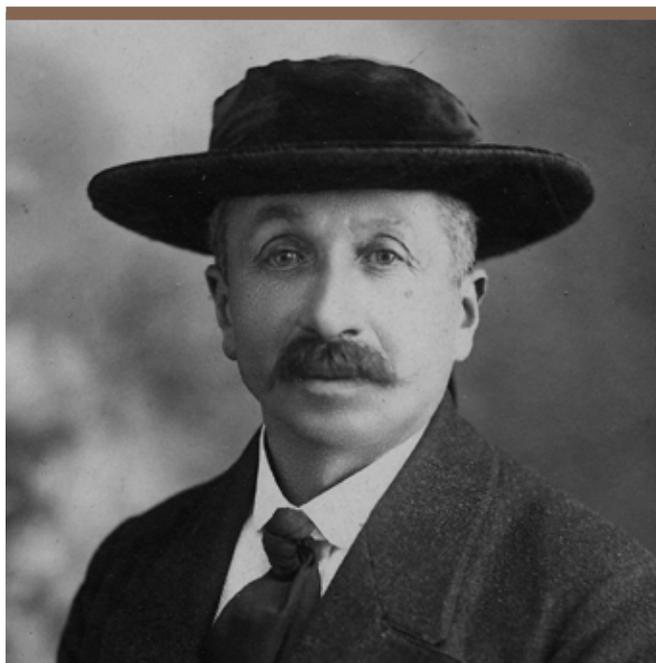
Le costume masculin de Plabennec

L'homme porte un **bragou bras** (*bragez* en Léon), grande culotte bouffante en drap, lin ou chanvre, souvent marronné. Il va disparaître au début du XX^e siècle. Sur les jambes, des guêtres simples, ouvertes laissent apparaître la chaussette, les chaussures ou les sabots (**botoù koad**). Cet homme tient dans la main son **pennbaz** (bâton : symbole du passage à l'âge adulte). La veste (**chupenn**) est en laine, ou en lin (berlinge ou drogué) avec des couleurs différentes. Sous la veste,

un gilet (**ar jiletenn**) ouvert ou fermé avec simple ou double boutonnage. Le bouton est nouveau au XIX^e siècle. Une petite évolution arrive au début du XX^e avec l'ouverture de la veste et l'apparition du col officier prussien. La ceinture (**ar gouriz**) en toile, toujours portée avec le **bragou bras**, sert à maintenir le corps pendant le travail et continuera d'être portée dans le Bas-Léon avec le pantalon. La chemise (**ar roched**) avec ou sans col, dont la matière va évoluer. Autour du cou, on peut trouver un nœud twist, une cravate, ou un nœud dit papillon. Le chapeau (**an tok peïasant**), au début en peau de bête (castor, taupe, lapin), deviendra plus tard **an tok voulouz** (chapeau de velours). Le chapeau léonard, à bord plus ou moins large, est entouré d'un ruban de velours retenu à l'arrière par



Costume de Plabennec 1850



1919-Vincent Inizan député

une boucle de métal (zinc, cuivre, laiton, argent, vermeil) et se terminant par des « guides flottantes ». La boucle, simple ou gravée, en dit long sur le statut de son propriétaire. La qualité du drap, des boutons, de la boucle de chapeau, les coutures de revers sur la veste, la largeur du chapeau, la façon de porter son costume, tout cela donne des éléments de jugement sur l'identité de la personne, sur le groupe social auquel il souhaite appartenir.

Le costume féminin

La coiffe (*ar c'hoeff*) est un élément fondamental en Bretagne : il faut cacher les cheveux. Ceci a été imposé par l'ancien Testament. Dans le nouveau Testament, il n'y a plus de consignes vestimentaires, mais en Bretagne, terre tournée vers la religion, on a gardé l'obligation de se couvrir la tête. « On enlève son chapeau seulement devant Dieu et la mort », dit Ronan Autret. Dans le Bas-Léon plus qu'ailleurs, le principe est resté strict, à tel point que la coiffe s'est vue décerner le sobriquet de *penn paket* (tête enveloppée, emballée). Pour Ronan, la coiffe bretonne a été inspirée par le costume des congrégations religieuses, nombreuses en Bretagne, telles les sœurs du Saint-Esprit, où l'on retrouve les deux éléments fondamentaux de la coiffe : le fond et les ailes. La coiffe est là pour masquer, elle est aussi un signe de soumission : on fait tomber les ailes. Mais elle va évoluer selon les étapes particulières de la vie ou les circonstances : âge, fête ou travail, classe sociale. On distinguera les coiffes paysannes et les coiffes artisanes. Au début, les coiffes n'étaient pas amidonnées, les différents pliages suffisaient au maintien. Le montage des ailes permet de distinguer les différentes guises, et ces ailes vont petit à petit se réduire mais jamais disparaître. Pourquoi ? « Il

serait présomptueux de trouver une explication », dit Ronan. Il restera toujours des ailettes, mais pliées ou roulées de façons différentes suivant les communes. Mais on peut sans aucun doute interpréter cette évolution de la coiffe comme le signe du bouleversement des classes sociales et du désir d'émancipation des femmes. La coiffe du Bas-Léon peut varier dans les détails de pliages et dans l'agencement des fonds. La *choukenn* ou *dichoukenn* se remarque par le pliage de fond plus ou moins creusé, et appelé le *bénitier*. La coiffe est en tulle, brodée ou non suivant les circonstances. Le montage de la coiffe pouvait prendre chaque jour beaucoup de temps, car pour maintenir les cheveux, il fallait d'abord fixer une sous-coiffe (*koeff bleo*) remplacée plus tard par le peigne circulaire ou un lacet. Un lacet fin part de l'arrière et est ramené par-dessus la *visagière*, bande qui entoure le front et les tempes. Cela permet de bien faire tenir l'ensemble. Du Conquet jusqu'à Lesneven, Ronan a distingué cinq variantes de la coiffe portant sur la taille du fond, la largeur de la visagière et le fini des ailettes. À Plabennec-Plouvien, le fond n'est pas très grand et la *visagière* est assez fine. Elle est taillée dans du tulle au tissage plus



Coiffe brodée du Bas-Léon

ou moins fin et serré. Le fond est agrémenté, ou pas, de broderies variées. Si au début du XIX^e siècle, toutes les femmes portaient la coiffe, chacune en possédait de deux ou trois sortes : la *coiffe de travail*, la *coiffe de cérémonie* et souvent une *coiffe spéciale deuil*. Pour cette dernière, on dit souvent que le nombre de plis intermédiaires sur la visagière renseignait sur le statut de la veuve : deuil la première année et demi-deuil ensuite. Dans chaque commune, il y a une ou plusieurs repasseuses de coiffes (*an ampezerez*). Chaque famille avait sa repasseuse attitrée, celle qui vous rend votre coiffe « plus blanche que blanche ».

Car si amidonner une coiffe n'est pas un métier mais plutôt un travail d'appoint, il faut beaucoup de doigté et de rigueur pour un bon résultat. La recette, souvent gardée secrète, est un savant mélange d'amidon de riz ou de blé avec de la cire, de préférence d'un cierge gratté, nous a dit Ronan (on est dans le Léon !). Après avoir été désamidonnée, la coiffe va être blanchie, sans oublier un peu de bleu à linge pour une apparence azurée. Après l'empesage, une fois la coiffe séchée, commence le travail de repassage en commençant par les lacets, les ailettes, la visagière pour finir par le fond. Il faut 45 minutes pour une coiffe simple.

Pour **les autres parties du costume**, il y a aussi des codes. La chemise de corps (**an hiviz**) doit maintenir le corps. Pour la jupe et/ou le jupon (**al lostenn**), Ronan précise malicieusement : « Parfois il n'y a pas de jupon car il ne faut rien d'affriolant, moins vous en avez, plus vous êtes pieuse, plus vous en avez, plus vous êtes libertine ». À une époque, on a aussi connu la culotte fendue pratique et aérée. Le châle (**chal, mouchouer**), petit ou grand, n'a pas toujours été porté dans le Léon, et est apparu au milieu du XIX^e. Selon Creston, le Léon, avec ses nombreux ports, a peut-être profité de sa proximité avec la Grande-Bretagne pour voir arriver le grand châle noir ou de couleur, en général de teintes douces : beige, crème, marron, saumonée, avec de longues franges de lacets de soie. Ce châle, au début bien couvrant sur la poitrine, va s'ouvrir de plus en plus, bords parallèles à Lesneven par exemple. Chez nous, il va rester croisé, pointe à pointe, avec cinq plis. On masque l'ouverture sur la poitrine avec ce qu'on a, une guimpe par exemple. On se marie avec un châle brodé, que l'on garde la première année, puis on le teinte l'année d'après. Ronan possède dans sa collection des châles en cachemire d'Inde. Selon lui, si le châle brodé pouvait valoir jusqu'à un mois de salaire, celui en cachemire correspondrait à un an de salaire. Il serait arrivé par la noblesse bonapartiste, adopté ensuite par la grande bourgeoisie, puis la petite bourgeoisie. Les femmes des riches armateurs pouvaient se parer d'une luxueuse étoffe apportée par les navires marchands : le châle des Indes confectionné dans la prestigieuse étoffe nommée « cachemire ». Le châle, brodé de différents motifs inspirés de la nature, était parfois signé par la brodeuse. Ronan a retrouvé plusieurs fois dans la pointe du châle, le « double fagot » inséré dans les motifs brodés. La broderie sera toujours faite d'éléments de la végétation (la graine, le bourgeon, la fleur...), rappelant les étapes de la vie. Le tablier (**an tavancher, toueñcher en Bas-Léon**) est porté avec tous les costumes féminins, qu'ils soient de paysannes ou d'artisans. L'ampleur

du devantier (haut du tablier) varie selon la mode et aussi la classe sociale. « C'est un moyen de montrer qu'on ne lésine pas sur la quantité de tissu ». En coton pour le travail, le tablier de cérémonie pouvait être de soie, ou de velours, brodé ou garni de dentelle ou de galon. Le noir succède aux couleurs vives du costume de cérémonie, non pas pour le deuil « *mais parce qu'il affine le corps de la femme* », dit Ronan. Il faut savoir qu'un costume va servir le même jour à plusieurs personnes de la même famille : « S'il y a trois filles, la plus jeune va à la basse messe, la cadette à la grand-messe et l'aînée aux vêpres, de façon à pouvoir se le passer de l'une à l'autre ».

La fin du XIX^e siècle, avant la première guerre mondiale, marque pour le costume la fin de son apogée. Le chapeau pour l'homme et la coiffe pour la femme seront les dernières pièces à disparaître, dans les années 1950-60. Sans doute est-ce plus difficile de se découvrir la tête, la coiffure représentant le plus la dignité de la personne. On dit que le Haut-Léon a évolué plus rapidement grâce au voisinage des villes, des ports et des axes routiers. Le Bas-Léon a conservé plus longtemps ses modes vestimentaires.

Le costume de mariage

Si le costume breton disparaît de la vie de tous les jours dès le début de la première guerre mondiale, il reste présent, surtout pour le mariage, jusqu'à la fin de la seconde guerre. Pour les mariés, il est important



Mariage 1920-1930



Mariage en 1927

de montrer son appartenance à un groupe social, car en général on se marie entre gens de « même rang » (**chom gant e renk**). « Les mariages ne fonctionnent que s'il n'y a pas plus d'un rang d'écart, car la Bretagne vit dans une logique de féodalité, très stricte », s'amuse



Ronan. Ce sont surtout les photos de ces événements, que nous conservons encore aujourd'hui dans nos archives de famille, qui permettent une étude précise de l'évolution du costume. Dès 1920, et avec le début de l'émancipation de la femme, les jupes et tabliers rétrécissent de quelques centimètres, et on peut alors apercevoir les chevilles. En 1940, on commence à voir les mollets, et les tabliers prennent des couleurs plus vives. Pour la coiffe, la visagère se réduit pour laisser apparaître les cheveux.

Les fêtes et animations

Pour maintenir la tradition, le costume est porté encore aujourd'hui lors des fêtes folkloriques. Plutôt

que de parler de folklore, on peut se réjouir que des jeunes soient fiers de porter ce qui reste un symbole fort de notre identité bretonne, même s'il a changé de fonction. Les festivals celtiques ou interceltiques, les concours de danse et de bagadoù attirent encore aujourd'hui des foules nombreuses. Les processions



Danserien Plouvien

lors de pardons sont aussi l'occasion de porter les plus beaux habits, brodés, relookés, par nos brodeurs contemporains. Il est question d'ailleurs d'inscrire le costume traditionnel breton au Patrimoine mondial de l'Unesco.

Danserien ar Milinou
Photographie de Balint Thuroczy



Danserien ar Milinou-Photo de Balint Thuroczy



ÉVOLUTION DE LA POPULATION DE PLABENNEC

De « familles nombreuses » à « nombreuses familles »

Par Fanch Coant

La population de la commune est restée stable pendant plus d'un siècle, aux environs de 3 500 habitants. Après la guerre de 14-18, l'arrivée des médecins, l'amélioration de l'hygiène et de l'alimentation ont réduit la mortalité précoce. La population s'accroît et atteint 4 000 en 1954.

Les structures sociales restent traditionnelles et cette année-là, pour la fête des mères, le Kannad, (bulletin paroissial), se félicite du nombre de médailles octroyées. Deux mères ont droit à la médaille d'or, pour 10 enfants et plus : Mmes Marie Louise Bleunven et Anne Marie Lossec. Pas de médaille d'argent cette année-là, mais suivent les médailles de bronze décernées à 16 femmes ayant eu de 5 à 7 enfants. Dix ans plus tard, les médailles se font rares : aucune pour l'or (10 et plus), seulement 2 pour l'argent (8 et 9 enfants), et deux pour le bronze.

Les mœurs ont changé rapidement. Les contraintes religieuses se font moins prégnantes, les déplacements pour travailler à Brest se multiplient, ainsi que les voyages et vacances en voiture. Voici la radio, et des musiques modernes, la mode jeune avec sa mini-jupe (jugée « prostitution visuelle »). Les ménages s'émancipent. Après la construction des « Castors »,



Bourg de Plabennec - 1953

première cité conçue par la municipalité, en 1968-69, et habitée, comme la première, par les habitants du cru. La troisième étape, à partir de 1976, voit se développer les ensembles de Kerséné, où arrivent des dizaines de nouveaux ménages extérieurs au canton, et souvent anciens citadins. L'âge des médailles est fini. Les enfants vont être nombreux dans les écoles de Plabennec, non plus grâce aux familles nombreuses, mais surtout par le nombre de familles implantées.

La population, rurale, s'est maintenue à 3 500 âmes environ de 1800 à 1900, époque où les soins médicaux étaient pratiquement inexistantes et la mortalité forte. Puis elle va croître lentement et atteindre 4 430 en 1960, 6 600 en 1980 (+2 170 en 20 ans). Elle est proche de 8 500 habitants actuellement, changeant fortement la physionomie de l'agglomération.



Pose de la 1^{re} pierre des castors de Ravéan - 1952

organisée par l'Eglise et inaugurée par l'évêque en 1955 (le maire, Jean Monfort, présent, est remercié « pour sa compréhension »), suit la cité de Kérangall, la



Cité Ravéan en construction 1953

LE BRETON À L'ÉCOLE S^TE-ANNE DE PLABENNEC

BREZHONEG e skol santez-anna plabenneg

Le Kan Ar Bobl (chant du peuple) est un concours de chants en breton dont la finale a lieu chaque année à Pontivy. Il rassemble des chanteurs de toute la Bretagne et de toutes générations. Inscrits dans différentes catégories, les chanteurs se produisent en groupe ou en solo. Les élèves et les parents des classes bilingues de Plabennec ont participé, le 8 mars 2020, à la présélection à Lesneven où étaient rassemblés les compétiteurs



du Léon. Les élèves du primaire ont terminé à la première place dans leur catégorie avec la chanson bien connue « Marijanig lagad-bran ». La surprise est venue du groupe de parents qui eux aussi ont gagné leur place pour la finale, dans la catégorie «chant à écouter» sous le nom « Dihun Plabennec ». Dihun est l'association des parents d'élèves des classes bilingues de l'enseignement catholique créée à la suite des premières ouvertures de classes dans les années 1990.

Malheureusement, en raison de la crise sanitaire, la finale de Pontivy a été annulée. Si l'essai n'a pas été transformé, cette expérience, enrichissante et fédératrice, reste pour les parents le souvenir d'un

vrai challenge : chanter un chant en breton alors que plusieurs d'entre eux ne sont ni bretonnants, ni chanteurs d'ailleurs. Finalement, chacun a pu mettre à profit ses compétences et le but fut atteint : transmettre la tradition tout en apprenant. Les parents Dihun ont montré que la langue bretonne suscite encore de l'intérêt à Plabennec (plus de 100 enfants scolarisés en filière bilingue à l'école Sainte-Anne). L'idée était de s'approprier le répertoire local et

après un collectage auprès d'un ancien de Plabennec (Jean Deniel de Kerspedivit), le groupe s'est appliqué, avec une répétition par semaine, à mettre au point la chanson, que certains anciens ont souvent interprétée, avec un brin de chauvinisme, lors des réunions de familles et des noces. Cette chanson intitulée « Plabennec plijadurus » est un exemple de chanson populaire territoriale. Colportée d'une paroisse à l'autre, par transmission orale, et après quelques remaniements, elle offre à chacun l'occasion d'affirmer son attachement à son pays et à ses habitants.

* Le texte complet de la chanson est disponible sur le site de Kroaz-Hent : <https://www.kroaz-hent.org/index.php/fr/histoire-collectage>

PLABENNEC, OÙ IL FAIT BON VIVRE



Je connais en Basse-Bretagne
Un petit village renommé,
Je vous le dis à voix haute
Qu'il est le plus joli du monde.
Les gars sont intrépides et forts,
Les filles sont belles aussi.

Voici donc Plabennec, le pays des gens heureux.

Refrain

Là-bas à Plabennec tout le monde est heureux,
Plabennec ville sans pareille,
Moi je dis :
ils sont les meilleurs gens qu'on puisse trouver sur terre.
Là-bas il y a du plaisir,
À haute voix, je vous l'assure
Plabennec est de loin
la fleur de Basse-Bretagne.



PLABENNEG PLIJADURUS

Me anavez e Breizh izel
Eur gerig bihan ha brudet
Deoc'h a lavaran a vouez uhel
Eo koantañ kear zo er bed
Ar baotred zo dispount ha kreñv
Ar merc'hed zo koant ivez
Setu aze Plabenneg bro an dud ge

Refrain

Plabenneg plijadurus eno an oll zo eurus
Plabenneg kear dispar
Me a lavar gwelañ tud zo war an douar
Eno ez eus plijadur ya deoc'h
Me en asur
Plabenneg zo a bell a vouez uhel
Boket Breizh izel



... suite sur le site de Kroaz-Hent

